

**madé**

**madé  
et  
l'art de la synecdoque**

Des lignes invisibles sont tendues entre nous et les domaines qu'entrevoient les artistes. Posées par la réalisation de leurs œuvres, elles manifestent une parenté entre cet on-ne-sait-quoi et nous.

Les œuvres d'art font sentir ce qui *souffle* quand nous approchons de nous-mêmes. Elles sont chargées de ce à quoi elles renoncent pour aller vers ces colonies de lumière et de légèreté qui nous dépassent. Légères, les vraies œuvres sont lourdes du poids de ce dont on les a privées ; elles sont comme des êtres qui appellent sans mot, sans user de force ni de persuasion, en nous parlant de notre incertaine et lente transfiguration.

Etre amateur d'art, c'est chercher qui l'on est et devenir un homme des mers et des silencieux discours.

Que disent les œuvres de madé ?

Pas de mot et c'est heureux. On doit se méfier du langage, il ne dit rien si souvent et, on le sait, ne dit jamais mieux que quand il dit sans dire. Les œuvres de madé témoignent d'une vision qui ne se peut rendre par image ni par mot : elles saisissent ce moment de l'irruption de l'ailleurs et du là-bas, comme quand en mer surgit la dorsale d'un grand être des fonds qui reprend son souffle. Présence d'une réalité importune, mais bouleversante, à la surface des eaux.

Des colonnes torsées, des buffets d'orgues réduits à une épure, des sculptures ou peintures en relief qui évoquent des voiles bandées par le vent : œuvres auxquelles on ne peut donner de nom – ce à quoi faute de savoir l'imagination supplée – et qui sont comme les restes polis d'une

mature et de voilages, où s'est inscrit le désir de la lumière, au sein de cet univers qui ne capte la pureté qu'aléatoirement.

Ces structures de MDF, sorte de bois aggloméré, sont conçues pour s'intégrer au mur auprès de qui elles trouvent leur achèvement : elles en deviennent des émanations. Les œuvres de madé ont l'humilité de se découvrir œuvre complète par l'espace qu'elles accomplissent. Aller retour d'un mutuel achèvement : le mur apparaît et révèle ce qui est silencieux, comme la dorsale de la baleine donne à voir la mer et fait gronder l'invisible.

Des œuvres blanches, jaunes, rouges ou bleues : rostres en majesté ; fémurs, os iliaques ou omoplates suspendus, dont ne resteraient que les lignes de force, des surfaces et des courbes.

En mer, on devient attentif à ce qui tranche sur la houle monotone, aux visions fugitives dont on ne sait si *elle souffle* ou pas, aux frissonnements du vent, aux clapotis de l'eau lumineuse.

Je me souviens de mes embarquées enfant loin de la côte, très tôt le matin. La ligne de palangrotte vibrait entre mes doigts. Les profondeurs devenaient réelles et le monde gigantesque.

Les œuvres de madé jettent leurs lignes vers cet ailleurs.

Le monde invisible ne se dévoile que par synecdoque : partie parle d'un tout, effrayant d'être inaccessible. L'art de la synecdoque est un art de la suggestion ; c'est aussi une protection contre cette immensité qui dépasse nos possibilités de représentation. On pourrait se demander si l'art abstrait n'est pas un art de l'effroi : celui de l'impossibilité à saisir le réel dans sa totalité, dans son unité, dans sa diversité.

L'art de madé respecte non pas les secrets du monde, mais leur impossibilité à être saisis.

Il y a une ambition désuète et touchante chez les artistes qui tentent d'atteindre à une encyclopédie dans leur œuvre, ambition adamique qui rappelle qu'au premier homme on demanda de nommer la Création. Une autre démarche part du constat que le tout ne se peut embrasser, que toute tentative est vaine et vouée à l'échec, sinon à s'y risquer par le moins : synecdoque à l'échelle de l'univers.

Cette approche, dans le travail de madé particulièrement, fait grandir en conscience. J'évoque cette amenée en lumière qui ne comprend pas ce qu'elle est, qui sait seulement : dévoilement de *ce rien* plus précieux que n'importe quel *quelque chose*. Rien qui n'existe, sinon sous la forme qu'inventent les artistes, multiple, jamais absolue et infiniment changeante.

Chez madé, ce rien se rencontre dans son travail sur le blanc : la lumière y dévoile la lumière par le jeu des ombres portées et des réverbérations ; dévoilement de cet invisible qui devient émotion puis conscience.

Comme est long l'achèvement du cheminement pour l'artiste, l'accomplissement de l'œuvre en soi est incertain. Il s'agit de se laisser ensemercer par ce qu'on ne voit pas, qu'on ne maîtrise pas, sans que cela ne nous effraie. Ce qui suppose d'être préparé : il y a un apprentissage du discernement pour atteindre à ce savoir d'un ordre que la connaissance ne donne pas.

Le parcours de madé est exemplaire sur ce point.

Venue au blanc dès ses premières œuvres abstraites, elle a dû re-parcourir par son travail sur la couleur le chemin trouvé d'emblée : elle décide d'étudier la réverbération de couleurs sur les pièces qu'elle coupe, rabote et ponce. Le désir ne change pas : son œuvre fait entrevoir ce qui en nous cherche le cachalot blanc, *vassal du soleil* dit Melville, celui qui nage à notre insu entre les racines des abysses. Celui en nous que traque l'artiste, plus obstinément que nous.

Dans la maison de madé, son œuvre habite un grand atelier blanc. Domaine qui pense la lumière et ce qui en sort : les ténèbres qu'on éprouve à regarder en face la clarté. Elle aussi est hantée par le vassal du soleil. Elle se laisse investir par cet invisible qui sort des murs et fait franchir les murailles par un art qui tient de la figure de style et saisit la réalité par le peu, par le manque, par ce *pas assez* qui dit ce qu'on ne peut que violer, c'est-à-dire blesser et manquer à la fois, en le disant.

Le travail de madé sur la réverbération est un travail sur ce qui échappe. Elle parle de couleurs « funambules » sous les glacis de blanc ou sur les surfaces blanches de ses œuvres, où se réverbèrent des couleurs flottantes comme celles des plaines autour de chez elle, quand la neige les recouvre. Il s'agit d'obtenir qu'une œuvre ait une couleur qui ne soit pas peinte. Ses œuvres blanches sont trompeuses et complexes : les couleurs sous-jacentes émergent, qui sont l'insaisissable peut-être de la blancheur elle-même.

La courbe, dit madé, s'est installée comme une nécessité, elle capte la lumière et elle l'ombre comme elle déposerait une caresse. On se souvient du sens de la caresse chez les cabalistes, comprise comme caresse de l'esprit qui interprète le texte des textes, émanation du Verbe de lumière ténébreuse qu'est Dieu pour les mystiques.

madé désire que ses œuvres soient des œuvres du moins possible. Pour y parvenir, il faut énormément travailler. Elle explique ses œuvres ratées : on suit à l'écouter le parcours de qui se cherche. Parfois

ça aboutit, dit-elle, mais il faut du temps, apprivoiser les ombres, jouer avec elles et les comprendre : on saisit mieux la lumière par l'ombre et le blanc par la couleur... Et comme toujours, tendre au moins possible, en osant se lancer, quand elle débite du MDF, dans la démesure. Il faut cette démesure : il faut passer par le corps à corps redoutable et jouissif avec la matière pour densifier et équilibrer chaque œuvre, en s'en retirant pas à pas.

La richesse du peu ne vient-elle pas de l'obsédant travail de retrait ? Même si on ne voit plus ce qui s'est retiré, on le sent comme on sent le temps et cet esprit qui souffle sur les plaines autour de sa demeure.

Comme bien des artistes, elle est allée du figuratif à l'abstraction ; mais son chemin, né d'une nécessité, n'est pas empreint d'idéologie. Son œuvre est d'abord un parcours intérieur : elle touche par ses expérimentations, par ses détours, par ses errances ; elle touche par l'engagement et par la sensibilité d'un être en marche.

Les plaines enneigées autour de chez elle, outre ces souvenirs d'enfance de haute mer et de lecture de Melville, s'imposent quand je songe à ses œuvres : des étendues ondulant avec douceur, quelques collines presque rases qui retiennent sur elles le ciel omniprésent, et cet insaisissable dont on guette anxieusement l'irruption.

Mais madé transmet quelque chose de plus.

Ses couleurs vibrent d'une spiritualité toujours charnelle. L'artiste parle de l'écriture de sa peinture : elle travaille pour ne plus voir la trace du pinceau, tout en gardant un contact avec la pièce. Ce sont ses blancs qui marquent surtout, où flottent des esprits de couleur. Blanc de neige transpercé par la terre : non le blanc absolu du flocon suspendu, mais un blanc qui vient à notre monde et ne nous glace pas. Une blancheur qui s'est incarnée, pourrait-on dire.

En nous faisant approcher cette blancheur qui n'est pas d'ici, les œuvres de madé nous épargnent ce que cette vision aurait de *terrible*. Comme ces grands êtres d'une violente tranquillité, en quête desquels vivent les mystiques, elles se défient de donner trop à voir.